

## REFLEXIONS

### A LA SUITE DE QUELQUES ESSAIS DE PREDICATION LITURGIQUE

Je voudrais, en avant-propos, examiner les objections que l'on oppose à une prédication liturgique. Elles se ramènent à trois craintes principales.

1° Une prédication enfermée dans le cadre du cycle liturgique et prenant son inspiration dans les seuls textes liturgiques donnerait *un enseignement incomplet* de la doctrine chrétienne.

2° Une telle prédication dépasserait les facultés d'entendement d'un grand nombre de fidèles, spécialement dans les paroisses populaires : il ne conviendrait qu'à *un petit groupe d'initiés*, possédant un missel complet et même, ajoute-t-on, jouissant d'une certaine culture.

3° Enfin, comme l'année liturgique ramène régulièrement la succession des mêmes fêtes et la célébration des mêmes mystères, les prônes ou les sermons liturgiques risquent de conduire le prédicateur à se répéter d'une année sur l'autre, *monotonie qui lasserait bien vite l'auditoire*.

Nous répondrons plus aisément à ces critiques après nous être replacés en face de nos obligations pastorales.

Le canon 1344 du C.J.C. veut que le curé, les dimanches et les fêtes de précepte, annonce au peuple la parole de Dieu, *consueta homilia*, par le moyen de l'homélie traditionnelle. Notons déjà que la péricope évangélique qu'il s'agit d'expliquer fait partie des textes liturgiques du missel. Cette homélie doit se faire pendant la messe la plus fréquentée par la population de la paroisse.

D'autre part, le canon 1332 nous oblige, aux mêmes jours de dimanches et de fêtes, à l'heure la plus favorable — probablement en dehors de la messe — d'expliquer le caté-

chisme aux adultes sous une forme appropriée à leur entendement.

Peut-être le canon 1345 concilie-t-il ces deux prescriptions en souhaitant qu'à toutes les messes où assistent les fidèles, les jours de précepte (y compris les dimanches), dans toutes les églises ou oratoires publics, on donne une courte explication de l'Évangile ou d'une partie quelconque de la doctrine chrétienne.

L'idéal serait donc que, tous les dimanches, les fidèles entendissent deux prédications : l'homélie, de préférence pendant la messe, et, dans une autre réunion, un exposé de la doctrine chrétienne. Or nos bons paroissiens paraissent, à l'exception d'une faible minorité, pleinement satisfaits avec un seul sermon dominical. Même dans nos paroisses urbaines à forte population, on ne réunit plus, pour les sermons de vêpres, que des assistances squelettiques, surtout là où s'est établi l'usage de prêcher à toutes les messes de la matinée.

Dans les églises où l'on ne prêche qu'à deux ou trois messes, les fidèles, qui ont assisté à une messe sans prédication, aimeront parfois venir entendre un sermon vespéral, pendant le Carême ou l'Avent. Bien rares sont ceux — quoiqu'il y en ait — qui entendront habituellement deux sermons le même jour. Exceptionnellement on retourne l'après-midi entendre un sermon de circonstance, soit dans son église (fête patronale, adoration, neuvaine), soit dans une autre église, pour une solennité particulière, ou pour une conférence donnée par un prédicateur en renom.

C'est pourquoi la plupart des curés croient répondre à l'obligation de leur charge en donnant à la grand'messe, ou aux messes principales, ou à toutes les messes un cours complet de doctrine chrétienne réparti sur plusieurs années.

Une année, l'homélie portera sur l'Évangile. Puis les années suivantes, on exposera successivement les principaux traités de la théologie : la vraie religion, l'Église, l'explication du *Credo*, la morale, enfin la prière et les sacrements. Parfois, une année supplémentaire sera consacrée aux cérémonies du culte, ce qu'on appelle communément la liturgie. Tel est, à quelques variantes près, le *cursus* habituel des prênes dominicaux.

Le souci des curés de donner aux fidèles une synthèse de la doctrine chrétienne ne saurait soulever la plus légère critique. Que cette instruction soit placée pendant la messe, au moment du prône, cela répond à une commodité de fait : on est sûr, au moins, que les fidèles, obéissant au précepte de l'assistance à la messe, recevront l'enseignement par la même occasion.

Toute la question est de savoir si cette instruction nécessaire doit « nécessairement » revêtir les caractères de l'enseignement tel qu'il se donne dans les chaires de théologie, sous la forme didactique de manuels de théologie adaptés aux laïques. On peut se demander si la liturgie ne nous offre pas une méthode plus ancienne, aussi efficace et complète pour l'éducation religieuse du peuple chrétien ; si nous n'avons pas dans la liturgie une *catéchèse*, dépourvue sans doute de toute terminologie scolastique, mais qui justement pour être exprimée de façon moins abstraite, moins didactique, n'en est que plus populaire.

Non pas populaire au sens péjoratif du mot, comme s'il s'agissait d'un sommaire catéchétique réduit à quelques formules essentielles, d'un enseignement superficiel et au rabais. Tout au contraire l'Église nous propose dans sa liturgie une catéchèse capable de faire entendre à tous ses enfants, même les plus incultes, les vérités les plus sublimes du christianisme. En réalité, la liturgie dans ses rites et dans ses prières, comme par la succession de ses fêtes nous prêche « le mystère chrétien », que, dans une page célèbre, le cardinal Mercier adjurait ses prêtres d'annoncer au peuple.

« La morale de vos sermons est trop la morale du devoir, des vertus, trop peu la charité surnaturelle répandue par le Saint-Esprit dans les âmes baptisées, confirmées, alimentées par la sainte Eucharistie. Vous demandez aux âmes l'impossible, parce que la vertu sans la grâce est pratiquement impossible. Vous vous croyez compatissant et vous êtes cruel. C'est le Christ qu'il faut donner, c'est Lui, son Évangile, les richesses de sa grâce, sa présence et celle du Saint-Esprit dans l'âme, la prière intérieure, la paix et la toute-puissance de l'union divine, c'est elle qu'il faut prêcher. »

Et encore : « Nous sommes ministres de l'Évangile pour

prêcher l'Évangile, c'est-à-dire le mystère chrétien, le commerce direct et vivant de la Trinité Sainte avec l'humanité, l'organisation surnaturelle de la vie humaine, de la famille, de la société; nous devons tenir la pensée et le cœur des fidèles en contact avec le Christ Roi, Prêtre et Chef de l'Église, avec l'Esprit du Christ, scrutateur et révélateur des profondeurs de Dieu, et, par le Christ, avec la Sainte Trinité<sup>1</sup>. »

Voulez-vous observer que dans ce programme on fera rentrer aisément les quatre ou cinq années du *cursus* des prêches classiques. C'est la méthode qui diffère, en faisant découler toute notre instruction des grands mystères du Verbe incarné, adorateur du Père et modèle de toute vie humaine, du Christ Rédempteur, de son Esprit vivant en son Église. Or ce sont ces mystères que la liturgie fait revivre devant nous. Qu'est-ce alors que la prédication liturgique sinon celle qui « annonce aux nations les insondables richesses du Christ », le mystère qui contient tout ce que nous avons besoin de connaître pour glorifier Dieu maintenant et à jamais? S'il est un enseignement *complet*, c'est bien celui-là.

Serait-il exact, comme d'aucuns le prétendent, que la prédication liturgique du mystère chrétien excède la compréhension de la moyenne de nos auditeurs?

Cependant les foulons et les corroyeurs auxquels saint Paul prêchait « son Évangile » avaient-ils une culture supérieure à celle de nos fidèles? N'y avait-il que des lettrés parmi le peuple de Rome qui se pressait pour écouter les courts exposés, si lumineux et si émouvants que le pape saint Léon faisait des vérités dogmatiques que lui suggérait la liturgie du jour?

Il est vrai que certaines explications liturgiques supposent que les fidèles possèdent un missel, et qu'ils en aient le texte sous les yeux. La solution prochaine, espérons-le, de la crise de la librairie permettra une plus large diffusion des missels que les catholiques de notre temps apprécient chaque jour davantage. Il n'est pas moins incontestable que l'ensemble des assistants suivra les homélies tradition-

1. Card. MERCIER, *La vie intérieure*, p. 459.

nelles plus aisément qu'une explication du dogme. Néanmoins, il sera toujours possible de joindre au commentaire le plus simple de l'Évangile des considérations dogmatiques qui en renforceront singulièrement les leçons. Notre fonction n'est-elle pas d'instruire ce qui implique que nous pourrions apprendre à notre peuple des vérités qu'il ne connaît encore qu'imparfaitement, de les lui rendre au moins plus familières afin qu'il en vive plus spontanément? Notre rôle n'est-il pas de l'élever, non pas de passer par-dessus sa tête, mais de le hausser doucement des *terrena* aux *caelestia*? Les auditeurs de Jésus ont gravi avec lui la même progression qui se manifeste du Discours dans la montagne à l'enseignement parabolique et aux discours johanniques.

Interrogeons-nous. Est-ce bien le sujet traité ou la manière dont il est traité qui ennue ou fatigue l'auditoire? La résignation avec laquelle il subit nos prêches n'est-elle pas due à ce qu'il y retrouve toujours les mêmes redites qu'il doit endurer depuis son lointain catéchisme. La prédication liturgique, qui est à base dogmatique, exige une préparation personnelle plus soignée et plus longue que celle qui consiste à résumer une tranche de manuel. Je dis une préparation personnelle, et c'est elle qui donnera à la parole du prédicateur un accent de nouveauté, de fraîcheur, de conviction auquel les auditeurs ne restent pas insensibles.

Enfin, ne l'oublions pas, les fidèles qui nous écoutent sont des baptisés, réunis pour se souvenir ensemble du Seigneur Jésus; ils vont participer à son sacrifice et, pour beaucoup d'entre eux, jusqu'à la communion sacramentelle. Ils attendent de nous autre chose qu'un cours de morale ou des conseils sur l'honnêteté, autre chose que des arguments bien enchaînés; ils espèrent que nous allons les aider à prier, à expliciter leur foi, à les unir à Dieu. La prédication liturgique, plus que toute autre, est une prière. Le cardinal Mercier le rappelait dans la page alléguée plus haut: « Vos auditeurs sont baptisés, ils sont confirmés; ils portent en eux des capacités surnaturelles que votre ministère, secondé par la sainteté de vos exemples, et par l'appui de vos pénitences, a le pouvoir et le devoir de mettre en œuvre<sup>2</sup>. »

2. *Ibid.*, p. 463.

Quant à la crainte qu'une prédication faisant corps avec le temps ou les textes liturgiques ne devienne rapidement monotone, nous la croyons vaine. A première vue, la distribution des prônes en plusieurs années consacrées tour à tour à l'apologétique, au dogme, à la morale, aux sacrements, etc., donnera l'impression d'une plus grande variété. Sera-t-elle capable d'intéresser davantage, c'est une autre question.

Nous verrons dans un instant que la prédication liturgique offre les aspects les plus variés : tout s'y rattache naturellement, la doctrine, la morale, celle qu'enseignait saint Paul en la dégageant du dogme, la piété, l'ascèse, et jusqu'à l'histoire de l'Église. L'archidiocèse de Malines a adapté l'enseignement catéchistique des enfants à l'année liturgique. Cet exemple vaut également pour l'instruction des adultes. Ceux qui auront la bonne fortune de se procurer le *Catéchisme des petits et des grands* verront aussi comment le P. Roguet, s'adressant à des auditeurs de la Radio, qui n'avaient sans doute pas de missel en l'écoutant, a su inclure dans le développement de l'année liturgique un enseignement religieux substantiel et varié à la fois.

Mais il est temps de préciser ce que nous entendons par une prédication liturgique : on comprendra mieux alors quel enseignement *varié, accessible et complet* la liturgie permet de donner au peuple chrétien.

## II

Comme le cours classique de la doctrine chrétienne est le développement du catéchisme, la prédication liturgique s'appuie elle aussi sur un « manuel ». Ce manuel, le vrai « manuel du chrétien », c'est le Missel, augmenté si l'on veut de quelques pièces du Vespéral, et occasionnellement de certains extraits du Rituel, moins familier aux fidèles.

Il est désirable que tous les assistants possèdent un missel, quoique les anciens « paroissiens romains » restent encore très utilisables; il arrive d'ailleurs que l'obstination

du prédicateur à prendre le missel comme base de ses instructions décide les fidèles à se le procurer.

Le prédicateur peut utiliser le missel de deux façons : ou bien il commente un texte ou une pièce détachée de la messe du jour, ou bien il s'applique à suivre et à mettre en relief la synthèse doctrinale constituée par l'année liturgique. Les deux méthodes ne s'excluent pas; nous dirions même qu'elles s'appellent l'une l'autre. La première illustre, concrétise la seconde, mais elle la suppose pour avoir sa pleine efficacité. Nous les distinguerons par souci de clarté.

#### A. — PREMIER GROUPE DE PRÉDICATIONS LITURGIQUES

*Le prédicateur explique un texte ou un passage du propre de la messe.*

1° Les éditions courantes du *Catéchisme du Concile de Trente* contiennent un appendice ainsi intitulé : « Application et distribution des matières contenues dans le Catéchisme du Concile de Trente selon les évangiles de tous les dimanches et fêtes de l'année pour les prônes et instructions particulières. » Voilà qui prouve bien que tout le catéchisme est dans l'Évangile, alors que tout l'Évangile n'est pas dans le catéchisme. Les suggestions offertes par ce programme sont judicieuses. Excellentes pour un sermon isolé, elles ont l'inconvénient de ne pas présenter une suite d'instructions sur un sujet déterminé. A y recourir habituellement, on prêcherait sur un texte liturgique plutôt qu'on ne prêcherait la liturgie. Cette remarque vaut d'ailleurs pour tout autre texte détaché de l'épître ou des autres pièces du propre.

2° Nous portons un jugement moins sommaire s'il s'agit de l'*homélie* proprement dite, « *consueta homilia* », c'est-à-dire de l'explication non plus d'un texte séparé de son contexte, mais du passage de l'Évangile assigné à la messe du jour.

L'exemple des Pères nous montre la somme de doctrine renfermée dans nos péripécopes. Nous avons tous mis à profit certaines trouvailles géniales de saint Augustin; celles de

saint Grégoire sont surtout ingénieuses; mais quel maître nous avons en saint Léon, tant pour l'élévation de la pensée que pour la brièveté du discours!

Assurément, on peut traiter la péricope évangélique en elle-même, comme formant un tout à part, ou dans le contexte de la narration des auteurs sacrés. Cependant le prédicateur peut aussi *projeter sur la leçon de l'évangile l'éclairage du temps liturgique*, ce qui s'impose, semble-t-il, pour toutes les fêtes et pour les dimanches de l'Avent, du Carême et du temps pascal. Si l'Église n'a pas maintenu l'usage de la *lectio continua*, c'est apparemment parce qu'elle a obéi à une intention particulière en attribuant à tel dimanche une péricope déterminée. Il est avantageux de rechercher cette intention, du moins chaque fois qu'il est possible de la découvrir de façon certaine ou probable. Je confesserai ici l'agréable surprise que j'éprouvai, il y a quelques années, quand, préparant mon prône pour la fête de l'Assomption, j'observai un parallélisme que j'eus honte de n'avoir pas remarqué plus tôt entre la finale de l'épître et celle de l'évangile. Je savais bien que la Très Sainte Vierge avait choisi la meilleure part : *Maria optimam partem elegit*; mais une lecture plus attentive de l'épître me révélait que l'odeur exquise que Marie a répandue dans l'Église tenait à ce qu'elle était *myrrha electa*. Quelle lumière dans ce rapprochement : *myrrha electa, Maria elegit!* Myriam avait été choisie, elle était l'élue de Dieu; elle devint la reine des élus en choisissant ce que Dieu avait choisi pour elle, ce qui lui valut sa gloire, — et ce qui, pour chacun de nous, sera toujours la meilleure part. Mon sermon était fait.

3° Lorsqu'on dispose d'un temps qui n'est pas trop mesuré, *l'explication des épîtres* est toujours favorablement accueillie des fidèles qui les connaissent moins et n'en aperçoivent pas toujours toute la signification. Au moins autant que les évangiles, nos épîtres se prêtent à ce que j'appellerai tout à l'heure la prédication liturgique totale, la prédication du mystère chrétien. Il serait dommage de les négliger. Toutefois, la durée normale d'un prône s'accommode davantage de l'explication de quelques autres pièces du propre des messes.

4° Et d'abord nos splendides *préfaces*, si remplies de doctrine et en même temps si priantes. A raison de ce double caractère, elles offrent la matière de la prédication liturgique par excellence. En ajoutant aux préfaces romaines nos préfaces gallicanes de l'Avent, des Saints et de la Dédicace, nous possédons dans cet ensemble un raccourci saisissant de toute l'année liturgique, ainsi qu'un modèle de ce que doit être la prière du chrétien tournée toujours vers la louange divine.

5° Car, ne l'oublions pas, si nous avons le devoir d'instruire notre peuple, notre fonction est aussi de lui apprendre à prier. Et il nous est reconnaissant de l'aider à nourrir et à formuler sa prière. C'est ce que nous pouvons faire en lui expliquant de temps en temps l'une ou l'autre des *oraisons* du missel.

Je dis de temps en temps, l'expérience m'ayant appris qu'un commentaire continu des oraisons fatiguerait vite une assistance, même très pieuse, à raison de l'effort qu'on est obligé de lui demander pour décortiquer le texte de nos collectes romaines, tellement concis, et dont le balancement des propositions et l'opposition des mots sont assez difficiles à rendre dans une traduction française. On peut, il est vrai, commencer par les plus coulantes, par celles du temps pascal et de la première série des dimanches après la Pentecôte.

Quelques-unes de nos collectes sont tellement bien appropriées au mystère ou à la fête du jour qu'il serait dommage de ne pas montrer aux fidèles qu'elles constituent un précieux schéma de méditation, dont ils peuvent se servir avec fruit pour leur prière personnelle. Telle est, par exemple, la collecte pour l'Immaculée Conception, celle de la Vigile de Noël qui rapproche les deux avènements du Christ : « *quem redemptorem laeti suscipimus; venientem quoque judicem securi videamus* », — la collecte éblouissante de lumière de la messe de minuit, ou celle de la messe du jour de Noël : « *nova nativitas... vetusta servitus* », — celle des Saints Innocents, celle de l'octave de l'Épiphanie. Et tant d'autres. De telles prédications sont particulièrement goûtées des auditoires pieux<sup>3</sup>.

3. Le C.P.L. n'aura-t-il pas l'occasion de demander à la Sacrée Con-

Ce sont eux aussi, et généralement les fidèles qui font la sainte communion — donc ceux de la grand'messe —, qui pourront mieux apprécier la teneur des *secrètes* et des *post-communions*. Pourquoi n'y recourt-on pas plus souvent dans les allocutions prononcées si souvent aux messes de communion ? On alléguera leur brièveté ou leur uniformité pour déclarer qu'elles sont trop fréquemment banales. Elles ne le sont pas toujours. Voyez, par exemple, celles du premier mercredi de Carême : quels habitués de l'eucharistie n'ont pas à méditer sur les *nutantia corda* de la secrète, et les *nostra occulta* de la postcommunion ? Et si, effectivement, ces oraisons pré et post-eucharistiques reviennent sur les mêmes vérités, n'est-ce pas parce que celles-ci sont capitales et qu'il faut nous en pénétrer sans cesse ? De même que pendant le Carême, il est bon de prêcher le Carême ; de même il n'est pas superflu, pendant la messe, de prêcher la messe elle-même. Que de thèmes magnifiques nous trouvons dans les « prières sur les offrandes » : *hujus sacrificii veneranda commercia... opus nostrae redemptionis exercetur... nosmetipsos tibi perfice*<sup>4</sup>... Les « oraisons après la communion », un peu négligées par les fidèles qui s'absorbent alors dans leur prière privée, peuvent très bien être méditées avant la communion, en vue d'en retirer plus

grégation des Rites, en vue d'une future édition éventuelle du Missel, qu'elle nous rende le texte primitif de la *collecte du jour de Pâques* ? Vous vous rappelez son introduction majestueuse : « *Deus qui hodierna die per Unigenitum tuum aeternitatis nobis aditum devicta morte reserasti.* » Qu'allons-nous demander au Sauveur qui vient de nous rendre accès à l'éternité bienheureuse ? Quel prix espérons-nous recevoir de son éclatante victoire sur la mort ? Or, dans le texte actuel, la phrase tourne court. La pétition n'a aucun rapport avec ce qui précède : « *vota nostra quae preveniendo aspiras, etiam adjuvando proseguere* ». Grâce très précieuse assurément, mais qu'on pourrait aussi bien solliciter l'un quelconque des dimanches après la Pentecôte. Le R<sup>me</sup> Dom Capelle, à qui nous devons de remarquables notations sur les collectes, pense à bon droit que cette finale se ressent de l'hérésie de Pélagie. Elle rappelle, en effet, l'oraison *Actiones nostras*. Puisqu'il n'y a plus beaucoup de Pélagiens en notre temps, nous aimerions qu'on nous restituât l'ancien texte, où la conclusion s'accorde parfaitement avec le début, dans une atmosphère pascale : « *Da nobis quaesumus, ut qui Resurrectionis dominicae solemnia colimus, per innovationem tui Spiritus, a morte animae resurgamus.* »

4. Quatrième dimanche après la Pentecôte. — Neuvième dimanche après la Pentecôte. — Lundi de la Pentecôte et fête de la Très Sainte Trinité.

de fruits. Je renonce à citer des exemples, il y en aurait trop. Je note seulement que s'il faut rappeler périodiquement le mystère eucharistique à ceux de nos chrétiens qui le connaissent mal, ceux qui le connaissent ne sont jamais rassasiés d'en entendre parler. N'est-ce pas justement ce que promet une postcommunion, *ut semper eadem, per quae veraciter vivimus, appetamus*<sup>5</sup> ?

6° Le prédicateur, décidé à prêcher le missel, ne sera pas mal inspiré de commenter occasionnellement *les chants du propre de la messe*, ce qui intéresse non seulement le public de la grand'messe qui a plus de loisir pour en savourer le texte, mais les autres aussi qui sont rarement indifférents à la poésie des psaumes. On sait que saint Augustin considérait le « Psaume » consécutif à l'épître comme une « leçon ». Outre leur beauté propre, ces chants éclairent soit la lecture précédente, soit le mystère du jour ou l'époque de l'année liturgique. Et lorsque le psaume évoque les propres sentiments de Notre-Seigneur, comme le font la plupart des chants des messes du temps de la Passion, il atteint une puissance dramatique à laquelle le chrétien ne résiste pas.

7° D'autres fois, enfin, lorsque le propre de la messe est assez homogène, on en exposera *la contexture générale*, pour en faire ressortir l'idée maîtresse, énoncée souvent dès l'introït. Ou inversement, on proposera à l'assistance *une pensée maîtresse*, dont on retrouve l'expression dans plusieurs pièces de la messe. Dom Lefebvre le fait habituellement dans ses notices.

Par exemple, quel tableau à la fois riche en couleurs et chargé de doctrine on peut trouver, au jour de l'Ascension, de la victoire de Jésus-Christ ? *Jesu tibi sit gloria, qui victor in caelum redis* : c'est le thème, aussitôt illustré par les accents triomphaux du psaume 46, utilisé trois fois. *Omnes gentes plaudite manibus. Ascendit Deus in jubilatione et Dominus in voce tubae*. On appellera à la rescousse l'antienne du *Magnificat*. L'hymne *Salutis humanae* servira à décrire le combat où Jésus a paru sombrer dans une défaite irrémédiable. *Qua victus es clementia ut nostra ferres cri-*

5. Sixième dimanche après l'Épiphanie.

*mina*. Cependant, dans la clandestinité du tombeau, il prépare, puis opère sa revanche. *Vinctis catenas detrahis*. Il délivre les siens qui gémissaient dans les camps de captivité. Maintenant il retourne vainqueur à la droite de son Père, avec nous, et traînant derrière son char le butin ravi à l'ennemi, les chaînes par lesquelles Satan nous rivait au péché. C'est le psaume 67, chanté deux fois à la messe, et que saint Paul nous a expliqué à l'épître de la vigile : *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem*. Quelle mine inépuisable d'enseignements, que d'inspirations pour la prière!

En vérité, on hésite à croire qu'un prêtre ait à se creuser la tête pour trouver des sujets de prédication. Qu'il prenne le missel, il aura l'embarras du choix; mais qu'il ne se borne pas à l'ouvrir la veille au soir : le missel doit être lu attentivement et médité habituellement pour déceler la variété de ses richesses.

On me dira peut-être qu'ici je me fourvoie, en songeant au prédicateur, alors que la vraie question est d'instruire le peuple chrétien, et l'on m'objectera que le missel ne fournit pas un « enseignement méthodique » comme l'est celui du catéchisme. A quoi je répondrai que nous n'avons donné encore que des exemples de *sermons liturgiques*. Il nous reste à aborder l'*enseignement liturgique* proprement dit.

## B. — LA PRÉDICATION LITURGIQUE TOTALE

L'Église n'avait pas attendu les travaux de systématisation des théologiens pour présenter aux fidèles une *synthèse* de sa doctrine. A chaque renouvellement de l'année liturgique, elle recommence l'explication de sa catéchèse, sous la forme d'une évocation vivante pour la piété autant que pour la foi, des trois grands actes du mystère chrétien, l'Incarnation, la Rédemption et l'Église, associés à la célébration du Sacrifice de la croix et de l'autel. Le catéchisme liturgique a pour centre Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, qui réconcilie les hommes avec son Père et qui, par l'Esprit-Saint, opère jusqu'à la fin des siècles la divinisation de l'humanité. Par cette synthèse, nous sommes

constamment remis en contact avec l'œuvre de notre salut par notre Sauveur lui-même que la liturgie fait revivre devant nous : nous voyons et nous entendons ce qu'il faut croire et ce qu'il faut accomplir pour vivre dans l'état de grâce et obtenir de participer à la gloire divine.

Cet enseignement serait-il déficient ? Quelques-uns le pensent et font remarquer que la catéchèse liturgique n'aborde pas, comme l'autre, les preuves de l'existence de Dieu ou de la divinité de Jésus-Christ, de quoi, disent-ils, notre peuple a besoin d'être instruit.

A coup sûr, la liturgie s'adresse aux croyants, comme d'ailleurs l'Évangile. Sauf de rares exceptions, ceux qui fréquentent nos églises ne sont pas athées, ils ne nient pas péremptoirement la divinité du Christ. J'accorde qu'il peut être utile cependant de revenir occasionnellement sur les fondements rationnels de la foi. Mais qui nous en empêche ? Nous avons à prêcher tous les ans la Sainte Trinité. Au cours du deuxième semestre liturgique, plusieurs oraisons nous permettent de parler de la providence divine (4<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte) ou des attributs de Dieu (10<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte). A maintes reprises, les textes liturgiques nous replacent devant le mystère de la douleur et le problème du mal, qui constituent la plupart des objections élevées contre Dieu. Au surplus, Dieu a moins besoin d'être démontré que d'être montré : ce fut la « méthode » de Jésus, c'est aussi celle de la liturgie. « Dieu, nul ne l'a jamais vu, mais le Fils unique, qui est dans le sein du Père, Lui, nous l'a fait connaître <sup>6</sup>. » Quant à la divinité de Notre-Seigneur, nous rencontrons sans cesse des arguments qui l'établissent : tour à tour nous pouvons proposer la preuve par les miracles de Jésus, par la sainteté de sa vie, par la transcendance de sa doctrine, et la preuve suprême tirée de sa résurrection.

Soit, insiste-t-on, mais ces instructions éparses au long de l'année liturgique ne produiront pas une impression aussi forte, ne donneront pas un enseignement aussi cohérent que si, pendant plusieurs mois consécutifs, on traite *ex professo* de Dieu ou de Jésus-Christ, selon le mode catéchistique, lequel s'imposerait comme plus logique.

6. S. Jean, 1, 18

Il se peut que nos auditeurs retirent un avantage de l'ordre logique du catéchisme. Il n'est pas impossible non plus qu'au lieu d'étudier un seul traité tous les cinq ans, il leur soit aussi agréable et aussi profitable d'entendre rappeler plus souvent, tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre, les articles fondamentaux de leur croyance.

Reconnaissons du moins que le développement du catéchisme ne concorde pas avec celui de la liturgie et qu'il faut, en conséquence, sacrifier l'un à l'autre. Lequel est préférable? Par exemple, si, traitant *ex professo* des sacrements, je me conforme à l'ordre classique, je parlerai du baptême pendant l'Avent et de la confirmation au mois de janvier, alors que la liturgie les fait revivre pour nous du samedi saint à la Pentecôte. Quel secours cependant l'instruction du prône recevrait des textes de l'office! Quel dommage de briser le parallélisme entre la prière et l'instruction! Que si j'explique pendant un an le traité *de Deo Creatore*, je parlerai des attributs de Dieu pendant le temps de Noël, du mystère de la Trinité pendant le Carême, des anges et de la nature de l'homme pendant le temps pascal. Et ainsi

e. J'aurai beau interrompre — et ce sera nécessaire — le *cursus* classique à chacune des grandes fêtes, mon enseignement sera fatalement désaccordé avec l'évolution du cycle liturgique.

Il faut donc opter. Synthèse pour synthèse, je choisis résolument la catéchèse liturgique et je ne crois pas compromettre pour autant l'obligation où nous sommes d'exposer à nos fidèles l'ensemble de la doctrine chrétienne. Le tout est pour le prédicateur de suivre un certain plan dans la suite de ses sermons.

La prédication liturgique peut se concevoir d'après deux types différents. Ou bien, suivre le développement de l'année liturgique et en dégager les nombreuses leçons dogmatiques, morales, spirituelles, ou bien, exposer un traité catéchistique dont on brisera la suite traditionnelle pour l'adapter au cadre de l'année liturgique.

## 1° PRÉDICATION DE LA SYNTHÈSE LITURGIQUE

a) *Le mystère de l'Incarnation* nous est rappelé pendant la première partie de l'année liturgique. Il inspirera notre prédication depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'au 2 février.

Ces trois ou quatre semaines de l'*Avent* nous reportent à la longue période pendant laquelle Dieu prépare le monde à recevoir son Sauveur. Une infinité de sujets s'offrent au prédicateur : le péché originel, le décret du salut de l'humanité, les phases historiques de la préparation au salut, les trois grandes figures de l'Avent : Isaïe, Jean-Baptiste, la Très Sainte Vierge. Considérations sur la patience, la longanimité, la miséricorde de Dieu qui veut sauver tous les hommes, et parallèlement, sur la vertu d'espérance. On utilisera avec fruit l'étude si pertinente de Dom Beauduin, « Notre piété pendant l'Avent ». Suivant la remarque de l'auteur, l'Avent est le véritable « mois de Marie » liturgique. Outre le florilège marial que nous fournissent le missel et le bréviaire, la semaine des quatre-temps nous fait célébrer les mystères de l'Annonciation et de la Visitation, et par une fortune singulière l'octave de l'Immaculée-Conception est venue s'insérer dans le calendrier de l'Avent, avec une rare opportunité. Pourquoi rester indifférent au fait, unique dans la liturgie, que la fête de Noël est précédée d'une octave préparatoire ? Les grandes antiennes du *Magnificat* méritent un commentaire quotidien qui nous permet d'initier les fidèles, par quelques exemples choisis, au grand courant prophétique de l'Ancien Testament.

*Noël* et l'*Épiphanie* font revivre devant les chrétiens le Fils de Dieu fait homme, le Christ lumière du monde. Sermons apologétiques sur la divinité de Jésus-Christ, sermons théologiques sur les convenances, les grandeurs, les modalités, les effets de l'Incarnation du Verbe. Les dimanches après l'Épiphanie seront l'occasion d'un traité sur la vertu de foi : la foi des mages (*vidimus, venimus*), la foi des premiers disciples devant le miracle de Cana, la foi du centurion qui croit avant le miracle, les éclipses de la foi dues à l'épreuve (*quid timidi estis, modicae fidei?*) ou aux scan-

dales (parabole de l'ivraie), enfin la foi vivante, agissante, conquérante, le levain dans la pâte. L' « octave de prières pour l'unité » jouit d'une faveur considérable parmi les fidèles : voici Pierre, qui de la chaire de Rome répand sur l'univers la lumière du Christ, cette même lumière qui éblouit l'esprit loyal et la conscience droite de Saul, le modèle des convertis. La lumière qui éclaire les nations est enfin remise par Marie au vieillard Siméon. Nos paroissiens comprendront tout le sens de la fête de la Chandeleur, si nous la leur expliquons d'avance. Cette belle fête des lumières clôt la prédication du mystère de l'Incarnation; la pointe du glaive douloureux a déjà touché le cœur de Marie et nous annonce la deuxième partie de l'enseignement liturgique, *le mystère de la Rédemption*.

b) *Ce second tableau se développe avec toute l'ampleur désirable.* — 1. Nous avons besoin d'un Rédempteur parce que nous avons péché, mais nous ne sommes sauvés que si nous sommes décidés à joindre nos efforts à la grâce du Christ. C'est ce que nous rappellent les trois messes pénitentielles du *Pré-Carême*, en nous mettant à l'école de saint Paul l'ascète, le missionnaire, le chantre de l'amour, cependant que Jésus secoue l'insouciance des Juifs, sélectionne les différentes catégories d'âmes d'après les dispositions qu'elles offrent à l'action divine, et enfin nous convie à suivre l'aveugle devenu clairvoyant pour monter avec lui à Jérusalem.

Y a-t-il un cadre mieux approprié que celui du *Pré-Carême* à un enseignement pratique sur la grâce ?

2. « Voici que nous montons à Jérusalem. » Voici le temps propice, le jour du salut. Voici le *Carême*, époque d'initiation des catéchumènes qui se prépareront au baptême, époque de pénitence et de conversion pour les pénitents, qui furent infidèles à la grâce du baptême (ils pleureront et prieront la tête couverte de cendres, afin d'être réconciliés pour le renouvellement de la Cène du jeudi saint), époque de réflexion, de retraite, d'amendement pour les chrétiens fidèles invités à renouveler les promesses de leur baptême.

Comme la cérémonie de la Chandeleur, le rite des Cendres nécessite une explication spéciale. On pourra aussi pré-

ciser, Évangile en main, la valeur des trois bonnes œuvres, jeûne, prière et aumône. On évoquera l'exemple des célèbres jeûneurs, Moïse, Élie et Jésus réunis sur la montagne de la Transfiguration. On fera observer que l'Église invite ses enfants à la messe quotidienne pendant ces quarante jours. Pourquoi l'exercice traditionnel de la prière du soir ne serait-il pas utilisé à expliquer la messe du lendemain ? N'est-ce pas là la prédication de Carême par excellence ?

Nous avons appris que S. E. le Cardinal Suhard vient d'approuver la restauration, pour l'an prochain, des anciennes stations quadragésimales parisiennes, pendant les cinq premières semaines à l'exclusion du dimanche et de la semaine sainte. Cette rénovation ne manquera pas de rendre aux fidèles un sens plus aigu de la pénitence collective de l'Église durant la sainte quarantaine.

Les quatre premiers dimanches constituent les actes essentiels d'une retraite spirituelle, en conformité avec les déclarations de la préface quadragésimale. *Vitia comprimis*, Jésus met en fuite la tentation; *mentem elevas*, Jésus, resplendissant de gloire, nous instruit et nous ne voyons plus que lui, lui seul; *virtutem largiris*, Jésus nous confère la force de nous libérer du péché et d'en éviter les rechutes; *et praemia*, voici notre récompense et notre secours le plus puissant, le pain de vie. C'est à Jérusalem que nous passons ce dimanche de la mi-carême, le dimanche des premières roses, *Laetare Jerusalem*.

Le décor va changer. Dès le vendredi précédent nous avons ouvert l'Évangile de saint Jean que, sauf les jeudis, d'institution plus tardive et hors série, nous lisons jusqu'à la Pentecôte. Nous assistons alors au conflit qui a mis aux prises la Lumière et les ténèbres; nous suivons les assauts que le péché livre à Jésus qui veut nous en délivrer. Chaque jour nous sommes conviés à choisir entre l'aveuglement qui conduit à la mort, ou le retour loyal à la Vérité qui nous rendra la vie.

3. *Le temps de la Passion* achève de concentrer toute notre piété sur la personne adorable de notre Rédempteur et les péripéties d'une lutte qui s'achèvera par sa victoire sur la croix.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur le *triduum* final, dont

les leçons sont toujours et partout prêchées dans nos églises : le sacrifice eucharistique, le sacrifice de la croix, notre baptême dans la mort de Jésus, notre justification dans sa résurrection. Et il serait superflu d'énumérer tous les enseignements qu'un prédicateur peut tirer du missel pendant la sainte quarantaine.

4. En revanche, combien il serait souhaitable que la cinquantaine qui suit Pâques fût employée à prêcher *le mystère pascal* : la réalité de la résurrection de Jésus, les richesses de la vie nouvelle qu'elle nous a conférée, la glorification de Jésus-Christ et la nôtre que l'Esprit-Saint opérera au cinquantième jour. L'*Ascension* et la *Pentecôte* marquent l'aboutissement de l'œuvre de cette divinisation, l'épanouissement du mystère chrétien qui fait de nous des fils de Dieu dans l'Église que l'Esprit-Saint vient établir et diriger.

c) Sans doute le deuxième semestre liturgique est-il moins serré que le premier. Il coïncide d'ailleurs avec la période des vacances, pendant laquelle la dispersion des auditeurs rend plus difficile un enseignement suivi. Néanmoins, nous pouvons prêcher utilement le troisième acte du mystère chrétien, *le prolongement de l'Incarnation dans l'Église*, qui nous unit aux trois Personnes divines (dimanche de la Trinité), qui nous donne l'Eucharistie (Fête-Dieu), qui nous associe à l'amour suppliant, souffrant et conquérant du Cœur de Jésus.

Cependant le caractère hiérarchique de l'Église ne doit pas être laissé de côté. Jean-Baptiste nous avait amené à Jésus, Pierre et Paul nous maintiennent dans la soumission à sa doctrine et à ses préceptes, lesquels nous sont présentés au cours des dimanches après la Pentecôte, spécialement dans les épîtres. Encore une fois, ne butons pas sur l'absence d'ordre logique et nous trouverons sans peine la matière d'un cours d'ecclésiologie (je veux dire, non pas une défense de l'Église contre toutes les critiques faites à son gouvernement humain, mais un exposé des richesses spirituelles dont elle comble ses fidèles). Rappel des mystères de Pâques et de la Pentecôte, sur quoi l'on peut revenir avec plus de détails : sixième dimanche, nous avons été baptisés dans la mort de Jésus et nous sommes ressuscités avec lui;

septième dimanche, nous vivons de sa vie divine; huitième dimanche, nous avons reçu l'esprit d'adoption; dixième dimanche, l'action de l'Esprit-Saint dans nos âmes; douzième dimanche, le parallèle entre les deux lois, la lettre et l'esprit; treizième dimanche, nous sommes les enfants de la promesse; quatorzième dimanche, la lutte de l'esprit contre la chair; quinzième dimanche, tableau idéal des chrétiens membres de la même Église; seizième dimanche, notre union à Jésus-Christ dans et par l'Église; dix-septième dimanche, la page magnifique de la lettre aux Éphésiens sur l'unité chrétienne.

On pourra, il est vrai, alterner avec l'homélie de l'évangile, ou accorder à celle-ci la préférence. Les péripécies sont bien connues, ainsi que les leçons qu'elles comportent. Quelques-unes peuvent se rapporter à l'Église (4<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> dimanches); d'autres à l'amour fraternel qui doit animer ses membres (6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup>), sans oublier nos devoirs de gratitude et d'abandon filial envers le Père des cieux (13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup>).

D'autre part le second semestre nous permet d'accorder une place plus importante au souvenir des *saints* et des exemples qu'ils nous ont laissés. Outre les deux patrons de l'Église romaine, nous vénérons les apôtres Jacques le Majeur, Barthélemy et Matthieu. Et aussi saint Laurent, l'ami des pauvres, et son émule, saint Vincent de Paul, et notre grand laïque, saint Louis. Ne manquons pas, lorsque la fête de sainte Anne tombe un dimanche, de prêcher sur le rôle des grand'mères.

Bien entendu une place de choix sera faite à la *Très Sainte Vierge*. L'ordre des mystères du Rosaire est interverti, mais qu'importe? la glorieuse assumption de Marie, sa très humble nativité et ses sept douleurs ne sont-elles pas en tout temps instructives?

Nous n'avons pas encore parlé des *anges*: les voici: saint Michel, les anges gardiens, saint Raphaël.

On pourra relever devant des auditoires ruraux tout ce qui, dans cette partie du missel, a été inspiré par *le temps de la moisson* et des récoltes, car l'Église ne se désintéresse pas de notre pèlerinage terrestre. Le récit de la seconde multiplication des pains, le sixième dimanche après la

Pentecôte, annonce la moisson prochaine. Notez ensuite l'antienne de la communion du onzième : « Fais honneur à Dieu de tous les biens et offre-lui des prémices de toutes tes récoltes : alors tes greniers seront abondamment remplis et tes cuves déborderont de vin. » Puis, celle du dimanche suivant : « Les habitants de la terre se rassasient du fruit de vos œuvres, Seigneur; vous faites sortir le pain de la terre et le vin qui réjouit le cœur de l'homme, et l'huile qui fait briller son visage et le pain qui affermit son cœur. » Nouvelle allusion « *panem de caelo dedisti nobis* », le treizième dimanche, dont l'évangile nous invite à ne pas manquer de remercier le Seigneur, ce que neuf des lépreux sur dix oublièrent. Enfin l'évangile du quatorzième dimanche console ceux dont les récoltes ont été mauvaises et qui s'inquiètent de quoi ils se nourriront l'hiver, tandis qu'il invite les cultivateurs, heureux d'avoir rempli leurs greniers, à s'occuper aussi et d'abord de chercher le règne de Dieu et sa justice. Voici au surplus les quatre-temps d'automne qui nous obligent, d'après le pape saint Léon, « après avoir joui de l'abondance de la récolte, à offrir au Seigneur de qui nous la tenons une libation d'abstinence ».

La fin du semestre, qui coïncide avec les rentrées scolaires et la reprise des prênes réguliers, reporte encore notre attention sur l'Église, sur son expansion, avec le troisième dimanche d'octobre, devenu journée missionnaire universelle, sur l'Église triomphante avec la fête de tous les saints, et le lendemain, sur l'Église souffrante, dans le souvenir de tous les trépassés. L'anniversaire de la dédicace des églises, dont les textes liturgiques sont empreints d'un symbolisme abondant et divers, marque le trait d'union entre l'Église du ciel et celle de la terre.

Le mois de novembre nous donne l'occasion d'instruire le peuple chrétien de sujets sur lesquels il n'a pas toujours des idées très précises et qui offrent matière à discussion entre catholiques et dissidents : le purgatoire, le culte des saints, la dévotion aux reliques.

Cependant les apports du sanctoral et les enrichissements du calendrier ne nous feront pas perdre de vue la pensée maîtresse qui domine la liturgie depuis le dix-huitième jusqu'au vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte, sa-

voir le retour du Christ, son dernier avènement qui inaugurerait *la phase glorieuse et définitive de l'Église*.

L'attente de la parousie, qui tenait une si grande place dans la piété des premiers disciples et qui constitue un puissant stimulant à l'apostolat, en nous incitant à augmenter le nombre des élus, pourrait utilement être remise en honneur auprès des chrétiens de notre temps. Le missel y revient sans cesse : *Le dies adventus Domini nostri Jesu-Christi* devient le *leitmotiv* de la fin de l'année liturgique. Voyez le dix-huitième dimanche à l'épître : « Il ne nous manque aucun don pour attendre la manifestation de Notre-Seigneur Jésus-Christ; lui-même nous fortifiera jusqu'à la fin, pour que nous soyons irréprochables au jour de son avènement. » L'évangile nous rappelle que dans cette attente le Sauveur peut encore nous remettre nos péchés.

Au dix-neuvième dimanche, saint Paul nous commande de revêtir l'homme nouveau, et le roi de la parabole de revêtir la robe nuptiale, faute de quoi nous serions au jour du jugement jetés dans les ténèbres extérieures où l'on pleure et grince des dents.

Le dimanche suivant, l'apôtre nous presse de profiter du temps qui nous reste pour racheter nos fautes, tandis que saint Jean nous montre Jésus prêt encore à nous arracher à la mort, si nous l'en supplions avec la foi du fonctionnaire royal.

L'évangile du vingt et unième dimanche nous entretient de la reddition de comptes que nous devons faire à Dieu. N'est-il pas urgent de lutter contre les puissances de ce monde ténébreux et d'utiliser pour le combat les armes spirituelles que saint Paul décrit dans l'Épître aux Éphésiens ?

Dans la messe du vingt-deuxième dimanche, l'apôtre exprime sa confiance que Dieu poursuivra l'œuvre de notre salut jusqu'au jour du Christ Jésus. Puisse notre charité grandir de plus en plus afin que nous arrivions purs et irréprochables au jour du Christ! Car, ajoute l'évangile, il nous faudra rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

Mais le retour du Christ se fait imminent. Dans l'épître du vingt-troisième dimanche, nous attendons le Sauveur qui transformera notre corps terrestre et le rendra semblable à son corps glorieux, cependant qu'à l'évangile Jésus

nous assure que la mort n'est qu'un sommeil d'où lui-même nous éveillera.

On entend parfois reprocher aux prédicateurs contemporains de ne pas prêcher assez souvent les fins dernières. Le prédicateur liturgique ne tombera jamais dans ce défaut, mais il n'a que faire des tableaux effrayants et des histoires terribles dont on a trop usé en de tels sujets, jusqu'à les frapper de discrédit. Il prêche l'authentique enseignement de l'Écriture dans la lumière à la fois sévère et douce de la parousie.

La messe du 24<sup>e</sup> dimanche contient, à l'évangile, l'annonce explicite du jugement général, avec les épreuves et les souffrances qui en seront les signes avant-coureurs, et l'angoisse des hommes devant les bouleversements de l'univers; mais auparavant l'épître nous réitère la promesse que, par Jésus-Christ qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres, nous aurons part à l'héritage des saints dans la pleine lumière.

Enfin, voici, avec le premier dimanche de l'Avent, l'avènement glorieux du Seigneur. Au dramatique récit de saint Matthieu, lu le dimanche précédent, succède une partie du passage parallèle de saint Luc, celle où le Maître invite ses disciples à la confiance. *Levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra* : c'est pour nous l'heure de la délivrance. Quant à la lecture de l'épître, elle sonne le branle-bas. Saint Paul nous tire du sommeil, il nous range en ordre de marche pour que nous nous portions à la rencontre du Seigneur. Marchons à découvert et le Seigneur nous reconnaîtra, car nous portons ses couleurs, nous avons revêtu le Seigneur Jésus-Christ.

Ici-bas rien ne s'achève. Il n'y a pas de point final. Du dernier avènement du Christ, nous repassons tout naturellement au souvenir du premier. Le cycle liturgique recommence : il ne s'arrêtera que sur le seuil de la Jérusalem céleste.

Sans parti pris, et en supposant, bien entendu, que les prédicateurs ne reprendront pas tous les ans le même schéma stéréotypé, mais qu'ils s'appliquent, une année après l'autre, à exploiter les trésors du missel, ne doit-on

pas convenir qu'un auditeur fidèle pourra recevoir en un certain laps de temps une somme considérable d'enseignements dogmatiques, de leçons morales, de conseils ascétiques propres à faire de lui un chrétien instruit, je dirai mieux, éclairé?

Ne soyons pas absolus toutefois. On admettra fort bien que, de temps en temps au moins, le pasteur désire traiter des sujets qui ne sont pas présentés assez explicitement au cours de la synthèse liturgique. Ne peut-on pas lui demander en ce cas d'ajuster ses développements au cadre de l'année liturgique? Ce second type de la prédication liturgique appelle nos dernières et très brèves réflexions.

## 2° ADAPTATION DE TOUT ENSEIGNEMENT AU CADRE LITURGIQUE

Ce n'est pas moi qui ferai grief à un curé de prêcher toute une année sur « notre messe ». On veillera seulement à prendre les exemples dans la messe du jour, et, quand on expliquera l'« ordinaire », de mettre l'accent sur ce qui coïncide avec l'esprit du temps liturgique dans lequel on se trouve. La chose est rarement impossible.

Veut-on traiter une autre année des sacrements? Ne croyez pas que vos fidèles vous tiendront rigueur de bousculer l'ordre établi. Le mois de novembre se prête merveilleusement à quelques instructions sur la maladie, le soin des malades (voir le Rituel et la messe *pro infirmis*) et, en conséquence,\* sur l'extrême-onction. C'est vrai, je commence par le cinquième sacrement : cela n'a pas d'importance pour l'auditeur, et le temps liturgique consacré à la parousie justifie cette incartade. Pendant l'Avent, la doctrine de l'Incarnation constitue le meilleur moyen de faire comprendre la notion de sacrement. Avec le mois de janvier, la fête de la Sainte Famille et le miracle de Cana nous suggèrent d'aborder la doctrine et la pratique du mariage; de la Septuagésime à la Semaine sainte, le temps est favorable pour parler de la vertu et du sacrement de pénitence, ainsi que de l'eucharistie-sacrifice. Le temps pascal sera évidemment réservé au baptême et à la confirmation. L'eucharis-

tie-sacrement a sa place marquée parmi les solennités du *Corpus Christi* et du Sacré-Cœur, et le sacrement de l'ordre encadrera parfaitement la fête de saint Pierre, à moins qu'on ne l'ait adapté aux quatre-temps d'hiver et au temps de Noël, en le considérant comme la source de la vie surnaturelle. Ce plan n'est qu'une ébauche assez vague, qui montre du moins l'avantage qu'on retirera à faire marcher de pair l'instruction et la prière liturgique.

Un dernier exemple pour terminer. Encore que nos messes dominicales nous offrent de nombreux thèmes de prédication morale, certains prédicateurs jugent nécessaire d'enseigner *ex professo* la somme des devoirs à pratiquer. Pourtant de gens du dehors et même parmi les nôtres, la religion, c'est de la morale. Il y a là un point délicat, car nous ne sommes pas des professeurs de morale, au sens où l'on emploie généralement ce mot. Saint Ambroise nous a joué un mauvais tour en transposant le *De officiis* de Cicéron sur un plan religieux. Il s'ensuit que peu ou prou certains ont tendance à enseigner une morale stoïcienne, un décalogue teinté d'Évangile; additionnez ces préceptes d'un peu de casuistique et l'on baptisera le tout : morale catholique. Saint Paul en aurait frémi. Le grand apôtre a pourtant touché à presque tous les préceptes de morale individuelle et sociale, mais comme il sait les faire découler du dogme chrétien, de notre filiation divine (ce qui est toujours le point de vue de Jésus dans l'Évangile), et de notre identité mystique avec le Christ, et de la vie de l'Esprit en nous, et de la solidarité qui relie entre eux les membres du Corps mystique, le *ut sint unum*, qui fut le testament de Notre-Seigneur!

Prêchons la morale, oui, mais la morale de l'Évangile, les préceptes et les exemples du Sauveur : *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu*. C'est pourquoi la synthèse chrétienne de l'année liturgique sera le meilleur cadre d'une prédication de la morale, parce qu'elle lui fournira l'appui du dogme. L'Avent ne nous parle que d'espérance : entrons par « le porche du mystère de la seconde vertu ». Noël, c'est la charité descendue du ciel : enseignons alors l'amour de Dieu. J'ai noté que les dimanches après l'Épiphanie offraient des thèmes relatifs à la vertu de foi. Le

précarême et le carême permettront de présenter de manière pratique les vertus de justice, de prudence et de tempérance. Les humiliations de Jésus sont le plus beau traité d'humilité et de douceur que nous puissions méditer. Le temps pascal nous invite à parler de la force, du zèle, de l'apostolat. Dans un cours de morale catholique, négligerait-on les dons du Saint-Esprit? La suite de la liturgie nous offre enfin de nombreux aspects de nos devoirs de charité fraternelle, à commencer par l'eucharistie, *vinculum caritatis*, pour poursuivre avec presque toutes les péricopes des dimanches après la Pentecôte. Ici encore, lien très large du point de vue logique, mais très solide à l'égard du dogme.

Je m'excuse de la longueur de ces réflexions et je dirai en conclusion que la prédication liturgique a sur la prédication catéchistique une triple supériorité difficilement contestable. En premier lieu, si je commente le catéchisme aux adultes qui fréquentent nos messes, je suis tenté de faire un cours, je parle *devant eux*; ils en prennent ce qu'ils veulent, ou ce qu'ils peuvent, car plus d'une fois ce que je dis ne les concerne pas directement ou immédiatement. Quand, au contraire, je commente le missel, je suis obligé de m'adresser à *eux* et je suis assuré de répondre aux besoins actuels de leur conscience et de leur âme. J'entre tout droit dans leur vie spirituelle pour l'éclairer, la redresser, la fortifier, l'épanouir.

Deuxièmement, l'exposé catéchistique, aussi clair, aussi concret qu'on le voudra, reste toujours un exposé. Le missel, lui, est un *catéchisme en images*; il fait vivre devant l'assistance le Christ notre docteur, notre modèle et notre vie. Le pape Pie XI l'indiquait quand il institua la fête du Christ-Roi : « Pour instruire le peuple des vérités de la foi et pour l'élever aux joies de la vie intérieure, les documents du magistère ecclésiastique, même les plus graves et les plus importants, sont bien moins efficaces que les utilisations annuelles des fêtes liturgiques. » Le cardinal Schuster écrit dans le même sens : « La vie liturgique tout entière est essentiellement une pédagogie de religion. »

Enfin la liturgie est *une prière en même temps qu'elle est une instruction*, et c'est ce qui rend les âmes si perméa-

bles à la prédication liturgique. Le catéchisme, la remarque est encore du cardinal Schuster, est une « discipline séparée ». Oui, séparée de la prière cultuelle, et facilement séparée de la vie. Au lieu que l'explication du missel, ou des rites spéciaux à telle fête, est étroitement liée à la prière, pour laquelle nos fidèles sont venus à l'église. Quand je leur aurai administré les preuves de l'immortalité de l'âme, ou quand j'aurai soigneusement distingué les trois espèces de mensonges, j'aurai simplement interrompu leur prière pour les instruire. En revanche, si je tire mon instruction de leur prière même, je n'aurai pas seulement fortifié leurs convictions et éclairci leurs devoirs, j'aurai en même temps secondé leur effort pour s'unir à Jésus-Christ dans la commémoration de son sacrifice. *Le prône liturgique n'est pas un entr'acte au cours de la messe; il en fait partie, il est la dernière scène de la messe des catéchumènes, le prélude au grand drame eucharistique qu'il aura toujours dû préparer.*

M<sup>gr</sup> CHEVROT,  
Curé de Saint-François-Xavier.